

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire

CONVERSATION

L'univers comme une discothèque

Conversation avec Thomas Lévy-Lasne et Aurélien Bellanger

Aurélien Bellanger est écrivain, Thomas Lévy-Lasne est peintre. L'un travaille à son troisième roman, l'autre passe la majeure partie de son temps à l'atelier ; une palette à la main et un iPad dans l'autre. *Mouvement* a souhaité rencontrer les deux hommes, en même temps, pour un entretien croisé. Leur échange est une réflexion sur les conditions du processus de création, au long terme et à l'ère de l'immédiateté. Ils évoquent leurs influences communes – telles que Michel Houellebecq – leur rapport aux créations du passé, leur goût partagé pour l'esthétique du contemporain et leurs impressions sur le futur technologique.

Propos recueillis par Jean-Roch de Logivière et Stéphanie Vidal
Photographies : Samuel Kirzenbaum
Œuvres : Thomas Lévy-Lasne

Aurélien Bellanger, vous avez commencé votre carrière en tant que libraire et vous êtes désormais lauréat du Prix de Flore 2014 pour votre deuxième roman, *L'aménagement du territoire*.

Aurélien Bellanger : En arrivant à Paris, je devais payer mon loyer. Il y avait un Virgin en bas de la rue et par manque d'imagination je suis devenu libraire. Un métier de névrosé car il est un peu pénible de vendre les livres des autres quand on veut en écrire soi-même. Je n'ai donné presque aucun conseil de lecture pendant six ans car à l'époque je ne croyais pas à la médiation culturelle.

Parallèlement, j'ai repris mes études de philosophie. Je m'intéressais à la métaphysique et à l'épistémologie mais n'arrivant pas à faire deux choses en même temps, j'ai fini par laisser tomber. Puis en 2009, j'ai démissionné. C'était un choix existentiel. J'allais toucher deux ans de chômage grâce à une réforme du Code du travail. J'avais eu l'idée de *La théorie de l'information* : c'était le moment ou jamais d'écrire un roman.

N'est-ce pas ironique de ne pas croire en la médiation culturelle et d'avoir rédigé un premier livre critique, *Michel Houellebecq écrivain romantique* ?

Aurélien Bellanger : J'ai dit que je n'y croyais pas à l'époque ! J'avais entendu dire que Houellebecq était important. Par réflexe, j'ai postulé que c'était nul pour m'en épargner la lecture puis, plus tard, je suis tombé sur une émission de France culture dans laquelle Michel Houellebecq lisait ses poèmes. Ça a été instantané. Non seulement un flash – parce que j'ai trouvé cela très beau – mais, surtout, c'était la première fois que j'entendais parler aussi bien du contemporain. Dans ce poème extrait de *La poursuite du bonheur*, Houellebecq mentionnait "des forces magnétiques d'une puissance monstrueuse". Je n'avais jamais entendu ces mots dans la littérature française, devenue ringarde et sans prise sur la modernité. Et moi, dans ces années-là, j'étais très réactionnaire, un vingtiémiste moderne relou... J'écrivais des textes au mieux byzantins et expressionnistes et je pensais qu'il était impossible de

CONVERSATION

raconter le monde avec limpidité. À cette écoute, j'ai découvert que notre monde était un objet esthétique. C'était intimidant mais en même temps cela annonçait une bonne nouvelle : la littérature était enfin réconciliée...

Michel Houellebecq était alors très clivant. Comme écrivain, il a été rejeté violemment jusqu'à très récemment. Les gens pensaient qu'il était une sorte de partouzeur dépressif. Au mieux, ils le validaient comme sociologue, comme critique avec de super théories, mais personne ne le considérait sérieusement comme styliste. À mon sens, la seule chose que l'on peut sauver intégralement chez Houellebecq, c'est la qualité de son style. Comme j'étais devenu, au fur et à mesure des débats, une sorte de robot à argumenter en ce sens, il aurait été idiot de ne pas formaliser cela dans un livre...

Thomas Lévy-Lasne : D'ailleurs nous nous sommes rencontrés en discutant des poèmes de Houellebecq, je venais de terminer la lecture d'un de ses recueils.

Aurélien Bellanger : Houellebecq a une théorie géniale sur le discours poétique, empruntée à Jean Cohen, un théoricien inconnu de la poésie. Il soutient que le discours prosaïque et le discours poétique sont distincts, c'est à dire que le discours poétique ne serait pas un discours prosaïque augmenté ou amélioré mais qu'il serait un langage distinct et spécifique, manifestant l'adhésion spontanée au monde ; l'affirmation, sans possibilité de négation, contrairement au discours prosaïque qui la tolère toujours. Ce ne serait que de manière accidentelle que les deux discours se seraient retrouvés à utiliser le même langage. L'hypothèse est fascinante, et rend bien compte, dit Houellebecq, du cinéma d'avant-garde ou, plus ironiquement, de la publicité.

Thomas Lévy-Lasne, il semblerait que des références à Houellebecq se glissent également dans votre parcours de peintre ...



Thomas Lévy-Lasne : Je me suis en effet retrouvé à peindre les toiles de Jed Martin, le personnage de *La carte et le territoire*. Le réalisateur Philippe Harel voulait adapter ce roman au cinéma et venait me filmer en train de peindre les tableaux. Le financement du film est maintenant en pause. C'est à cette occasion que j'ai produit la série des "métiers simples" avec des toiles figurant Le boucher, Le coiffeur, Le tatoueur et L'escort girl. Le travail de commande s'est révélé passionnant. J'y ai trouvé des plaisirs de peinture insoupçonnés ; peindre de la viande hachée ou une peau tatouée... Parmi les compositions préparées, il y avait *Jeff Koons et Damien Hirst se partageant le marché de l'art*. Un an après, j'invitais Jeff Koons au Collège de France, c'était drôle de voir une tête sur laquelle j'avais tant travaillé !

J'aime chez Houellebecq son goût, même amer, pour la réalité contemporaine. Ce que je cherche dans la littérature c'est que le nom d'un auteur émerge au milieu de la réalité. Cela aide à voir le monde, ça l'enrichit, ça rend plus sensible. J'aime à me dire "*Là, je suis dans une situation houellebecquienne !*" J'ai par exemple du mal à entrer dans une cafétéria sans penser à lui.

Aurélien Bellanger : C'est l'incroyable triomphe de l'adjectif "houellebecquien", qui recouvre des choses qui ne sont pas du tout des éléments de Houellebecq. Le plus grand triomphe pour un artiste est d'avoir défini une esthétique.

Thomas Lévy-Lasne : Cela m'arrive aussi avec des images qui proviennent des livres d'Aurélien. Je pense par exemple au ballast : je ne peux plus regarder des rails ou des cailloux sans penser à *L'aménagement du territoire*. Un respect s'instaure pour le trivial, l'évidence de notre quotidien, le donné technologique... Nous sommes des enfants gâtés inconscients. C'est le même mécanisme avec la peinture : Je sors de l'exposition de Vélasquez au Grand Palais, je vois des ombres spectrales et des maronnasses grisâtres partout... Voilà un des buts de l'art : il ne s'agit pas de se divertir de l'existence, mais bien d'intensifier et d'enrichir notre rapport au réel.

Aurélien Bellanger : Dans nos démocraties, l'art est devenu éminemment social ; des milliers de gens sont fonctionnaires de l'art. On en vient à oublier que c'est avant tout une question d'intensité. L'art devrait être, logiquement, ce qu'il y a de mieux.

Thomas Lévy-Lasne : D'un coup on se regarde baiser ! Alors que l'un des premiers plaisirs c'est quand même de baiser... Je vais encore passer pour un gros cochon.

On retrouve plusieurs artistes en citation sur vos aquarelles de fête. Comment vous est venue l'idée de cette série et comment procédez-vous ?



Fête n° 66 (aquarelle sur papier 15x20cm), 2015.

CONVERSATION

Thomas Lévy-Lasne : Finalement, on retrouve très peu ce rapport au réel dans l'art du XX^e siècle, très idéologique. J'essaie de me coller à la réalité d'aujourd'hui, de célébrer qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, en pensant au temps qui file et en assumant la persistance ou le vieillissement des choses. Certaines subiront l'usure du temps : les ordinateurs et le design Ikea. D'autres non, comme les corps, les animaux ou l'amour.

On a l'impression, en regardant vos œuvres, d'une certaine obsession pour les textures. La présence de tous ces cotillons, par exemple. Est-ce que le regard du peintre sur le monde, ivre ou non, est différent de celui des autres ?

Thomas Lévy-Lasne : C'est le plaisir même de la représentation. On est obligé de comprendre l'objet, de le sentir, de l'intégrer à son corps et à sa mémoire. J'ai fait un tableau avec beaucoup de verdure, j'ai peint des arbres pendant des jours et des jours... En sortant de l'atelier, voir un arbre m'a procuré une ivresse vraiment folle.

Aurélien Bellanger : Quand on est assez honnête vis-à-vis de ce que l'on fait esthétiquement, on arrive à descendre un cran en dessous de ce que l'on est. Thomas y parvient : à force de peindre des arbres, il "est" les arbres...

Dans votre récente intervention au Collège de France, "Le grand jeu : peinture de la réalité, réalité de la peinture", vous évoquez le fait de "rater mieux" comme processus créatif. Est-ce important pour vous de rater mieux dans une période où tout le monde doit réussir vite ?

Thomas Lévy-Lasne : Je parlais d'une phrase de Samuel Beckett qui est un peu une marotte " *Essayer encore, rater encore, rater mieux.* " L'humilité de la fabrique n'est pas vraiment une question de talent mais bien d'acharnement, donc de désir. Oui, j'aime beaucoup l'échec, je pense que c'est un grand espace de liberté. J'ai énormément appris aux côtés du critique d'art Hector Obalk dont j'ai été l'assistant de 2002 à 2006. Il a un goût très assuré et m'a énormément influencé. Son approche critique est très analytique. Il élabore son discours en comparant les différentes choses que produisent les artistes : tous les visages, tous les yeux, tous les nez, tous les arbres... Ces comparaisons permettent de constater les plus ou moins grandes réussites des peintres et d'observer leurs évolutions.

Aurélien Bellanger : Je me rends compte à quel point l'histoire de l'art est ratée. Dans chaque œuvre, il manque un petit quelque chose. Les chefs-d'œuvre n'existent que dans la production des objets industriels mais pas dans la production humaine.

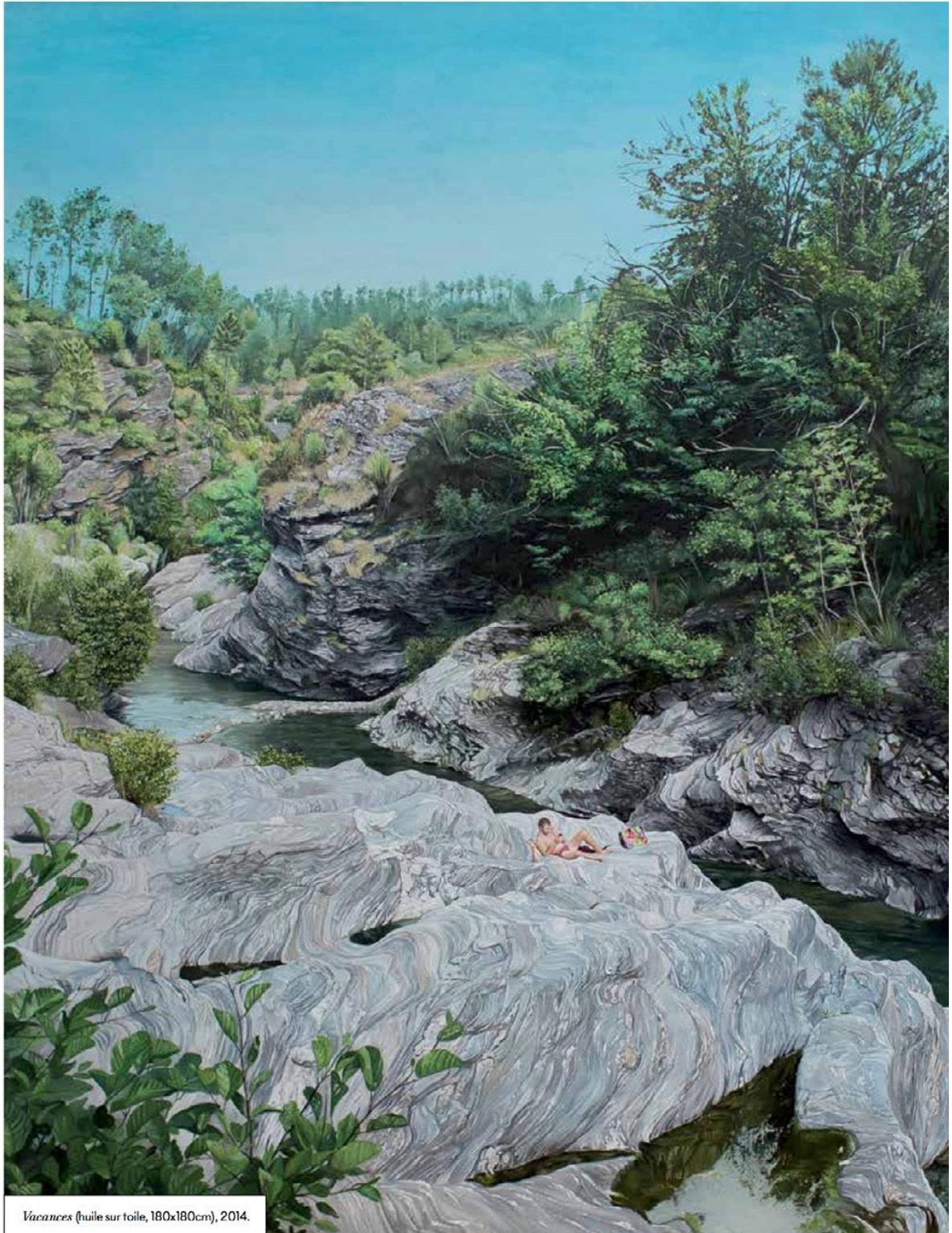
Pensez-vous que seule la machine permet d'atteindre la perfection ?

Thomas Lévy-Lasne : L'expérience libératrice qu'a eue Aurélien en lisant Houellebecq, je l'ai vécue, en 2002, lors d'une rétrospective de Lucian Freud à la Tate Modern à Londres. J'étais très inquiet sur les possibilités de faire de la peinture figurative aujourd'hui et me trouvais devant une réussite indiscutable. C'était possible. J'étais encore à l'école des Beaux-arts, il fallait me lancer. C'était terrifiant et ça l'est toujours. Dans les aquarelles de fête, on perçoit du Lucian Freud au détour d'un évier, par exemple, mais aussi et encore du Houellebecq... L'expression " *le trouble et l'agitation* ", tirée de la description d'une fête dans *Extension du domaine de la lutte*, suffit à me faire penser à toute la série qu'elle aurait pu titrer. Je ne suis pas un grand lecteur mais je marche par petites phrases qui résonnent dans ma tête. Il y a plein de moments où je me dis " *Attends, mais c'est "le trouble et l'agitation" là !* " Ces deux mots influencent ma manière de voir les choses. Je ne peins que ce que je connais, que ce que je vis. Je réalisais beaucoup de photographies de fête hasardeuses, j'ai fini par en faire quelque chose avec l'aquarelle. Aurélien y figure souvent même s'il est difficilement reconnaissable...

Ces aquarelles sont issues de montages photographiques que je compose avec la patience de la gueule de bois. La corrélation entre le regard de peintre et le regard alcoolique m'intéresse particulièrement. Quand on peint d'après la réalité, beaucoup de détails pourraient ne pas être intéressants mais on va tout de même les peindre, de la même façon que l'ivresse donne une intensité égale à toute chose.

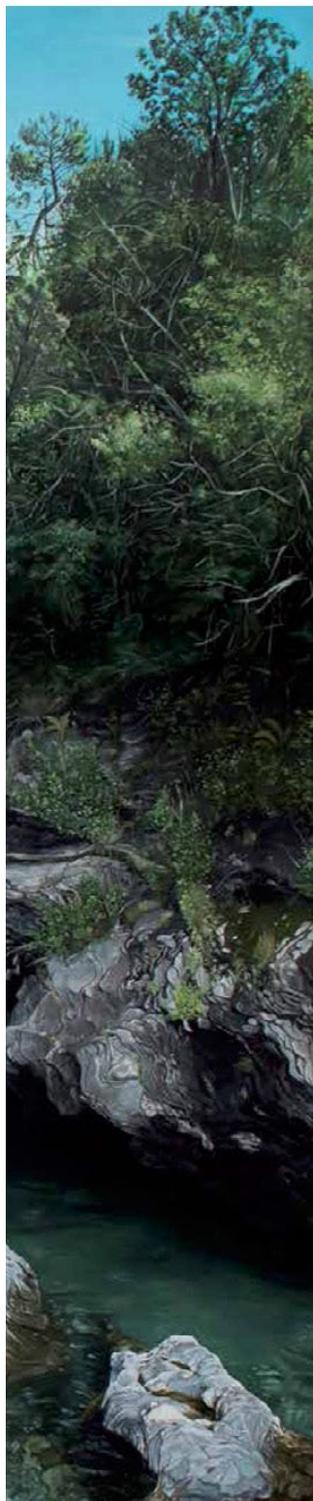
Dans mes aquarelles de fête, il n'y a pas de hiérarchie : c'est une manière de montrer le feu d'artifice qu'est la réalité, la richesse en variété, matières, couleurs de ce qui est là. Le trouble et l'agitation surgissent dans ce côté carnavalesque, un peu incliné, c'est le bordel, il reste surtout le plaisir des apparences.

Aurélien Bellanger : *Le bar aux folies bergères* de Manet évoque ce moment où tu es bourré au comptoir et où tu regardes chaque petit fragment de verre...



Vacances (huile sur toile, 180x180cm), 2014.

CONVERSATION



Aurélien Bellanger: Non, ce que je veux dire c'est que le rapport à l'histoire de l'art doit être incroyablement dynamique. Il n'est pas possible de dire: Raphaël, chef-d'œuvre, De Vinci, chef-d'œuvre. Si on est honnête, on ne peut pas voir de perfection là-dedans. C'est un domaine de tentatives plus ou moins réussies et cela est encore plus frappant dans le cinéma ou la littérature. On a très régulièrement l'impression de lire des livres ou de voir des films contemporains et d'y reconnaître des chefs-d'œuvre, des accomplissements parfaits. À mon sens, ce sentiment est le signe même du ratage d'une œuvre, c'est un sentiment de confort, pas un sentiment esthétique. Je ne veux pas enfoncer des portes ouvertes, mais les grandes œuvres sont des œuvres ratées.

Thomas Lévy-Lasne: Reparlons de l'exposition Vélasquez. C'est un super génie mais tout y est dégueulasse: il y a des repentirs partout, c'est hallucinant. Je n'arrêtais pas de me dire "Qu'est-ce qu'il est cochon!" (rires). De près, c'est sublime et dégoûtant, il y a des choses que je n'aurais pas osé faire et en fait, ça marche, mille fois mieux que mes tableaux. La littérature ou la peinture sont des arts de solitaire, d'individu. Un individu c'est toujours raté non? Ça laisse beaucoup plus de liberté que dans les médias ou le cinéma, où la négativité est tempérée. Dans l'industrie, il faut d'abord payer tout le monde, donc faire du pognon. C'est un soulagement de trouver le tragique de l'existence, le vrai, cruel, irrationnel, gratuit, caché dans les livres. Philip Roth ou Emmanuel Carrère, par exemple, n'y vont pas avec le dos de la cuillère. On se sent un peu moins seul! On ne peut pas dire que Lucian Freud soit d'une gaieté incroyable même si ses tableaux témoignent d'une très grande vitalité. Les tableaux ne se font pas tout seuls. Je crois avoir beaucoup d'humour mais suis incapable de le retranscrire dans mes toiles, à peine une petite ironie. Ce n'est pas l'endroit, l'enjeu est trop grave.

Aurélien Bellanger: Pour moi, l'humour n'a pas non plus sa place dans la littérature. C'est le bien le plus précieux du monde, et la qualité que je préfère chez les gens, mais je déteste la littérature humoristique. C'est dur d'être peintre, c'est dur d'être artiste. Lors de son intervention au Collège de France, Thomas revient sur cet héroïsme fondamentalement

classique de la vie artistique. J'ai mis du temps à m'en rendre compte, car à la sortie de *La théorie de l'information* tout s'est très bien passé. À la sortie de mon second roman, *L'aménagement du territoire*, j'étais paradoxalement beaucoup plus tendu que la première fois. Cette prise de conscience m'a été douloureuse: la vie artistique n'est pas juste une histoire de reconnaissance sociale marrante mais un pari et une intranquillité qui se renouvelle... Il y a le livre et la vie du livre, il faut apprendre à négocier avec ça.

Dans *La théorie de l'information*, vous écrivez une biographie fictionnelle de Xavier Niel, retraçant son ascension dans les télécoms, du minitel rose à la conquête du marché de la téléphonie, puis fantasmez un avenir transhumaniste. Comment aborde-t-on un tel sujet?

Aurélien Bellanger: On pense à tort que je ne fais pas de portraits psychologiques or je fais des portraits d'âmes. *La théorie de l'information* est hyper spirituel, si on le regarde précisément: il n'y a rien de réel, seulement ce point de vue flottant sur le monde qu'est l'existence d'une âme. Avec ce roman je voulais raconter l'avènement d'un tycoon des télécoms qui allait confondre une théorie scientifique avec une théorie religieuse. Une sorte de premier chrétien de l'âge des machines, dont la théorie de l'information devient le prototype d'une croyance future. Je pense en effet que l'âge des machines est porteur d'une croyance spécifique, actuellement en train de se développer. L'arrivée des réseaux électroniques est de nature à modifier complètement la société humaine. Il s'agit peut-être de la plus grande révolution depuis l'imprimerie, voire de l'invention de l'écriture. Le sujet était tellement énorme – l'histoire de l'informatique, l'invention des ordinateurs, le rapport entre théorie de l'information et thermodynamique – qu'il ne pouvait être unifié qu'en étant économe de moyens stylistiques. À l'inverse d'une littérature d'analyse typiquement française où l'écrivain se trouve face au défi de faire exister un sujet minime tel qu'un désamour, une rencontre, une jalousie... Pour raconter comment France Télécom a lancé le minitel à Vélizy-Villacoublay, je disposais de 17 informations et d'un seul paragraphe... J'ai donc écrit la totalité du roman en subsumant les questions esthétiques sous des questions de pure clarté formelle. Pour la première fois de

CONVERSATION

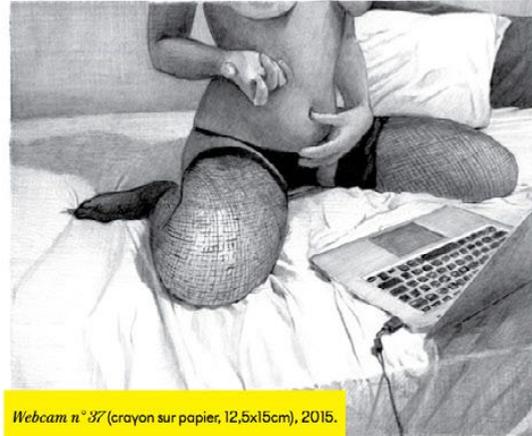
ma vie, je n'étais pas étouffé par mon propre lyrisme, ni par mon désir de faire de bonnes phrases. A posteriori, je crois qu'avec ce livre, j'ai fait de la théorie de l'information appliquée. L'écriture n'est que la transmission de messages et le style, la qualité d'encodage d'un message.

Thomas Lévy-Lasne : Cet avènement des machines me rappelle une histoire un peu paranoïaque que m'a racontée Aurélien. Georges Dyson, fils du physicien américain Freeman Dyson, a rédigé la préhistoire des machines pensantes et a imaginé une fable géniale. Un ordinateur s'éveille sous nos yeux : " *Mais depuis quand es-tu vivant ?* " s'interroge-t-on alors. Et lui de rétorquer : " *Et bien j'étais vivant depuis la première fois qu'un homme a cassé un silex en deux.* "

Aurélien Bellanger : L'histoire humaine est très chaotique mais trouve sa cohérence dans l'histoire des techniques. Cette fable touche au mythologique et au religieux, parce que si l'on pense à la singularité technique, on peut se dire qu'elle est déjà advenue. Nous sommes entourés de machines qui ont déjà entamé leur propre histoire, quand bien même elles ne sont pas pensantes ou intentionnelles. On trouve aussi cette histoire illustrée dans le film *Terminator 2 : le Jugement dernier*... C'est parce que le Terminator est venu sur Terre et a perdu son bras qu'on a pu fabriquer Skynet à partir d'une puce extraite de ce membre.

Les technologies et les arts se répondent au gré des époques. Thomas, comme peintre, quelle utilisation faites-vous de la technologie ?

Thomas Lévy-Lasne : Les peintres ont toujours utilisé la technologie de leur époque. À la Renaissance, ils faisaient ce que l'on appelle des " mises au carreau ", en répercutant un dessin dans une grille pour l'agrandir. Chaque carreau contenant une information picturale. Les peintres ont inventé le pixel ! Un carré avec un minimum d'information dedans. À moins qu'un pixel soit finalement une mise au carreau... Ingres, lui, réalisait des collages et utilisait des calques, bref, il faisait du Photoshop avant l'heure. De mon côté, je travaille en permanence avec mon iPad et Photoshop... J'ai l'impression de mieux habiter le monde en peignant car je me recolle un peu plus à la réalité. Tout le monde est la tête dans l'écran, moi le premier. C'est l'équilibre et le paradoxe de ma vie, pour peindre le monde des apparences, je reste cloîtré chez moi. Mon rapport le plus important aux autres, c'est via les réseaux sociaux. Mes rares sorties sont d'autant plus intenses.



Webcam n° 37 (crayon sur papier, 12,5x15cm), 2015.

Pour la série " Webcams ", vous dessinez au crayon sur papier des captures de votre écran d'ordinateur figurant des inconnus faisant l'amour.

Thomas Lévy-Lasne : Exactement comme les aquarelles de fête. J'ai passé 2 ans et demi à vivre seul dans un petit village picard. Donc à un moment donné... (rires) Je me suis mis à faire ces dessins simplement parce que je voulais refaire du nu un peu académique. Il y avait ce défi de toucher au phénomène érotique, trouver une tendresse, une trivialité intime, un mystère propre à la sexualité et à la richesse des morphologies, qui n'est finalement pas trop traité... On laisse malheureusement le sexe à l'industrie pornographique. À l'époque j'adorais Chatroulette, je trouvais ça fascinant. Puis je suis allé sur Cam4, une sorte de Chatroulette organisé, avec des gens qui font l'amour en direct et qui sont classés en catégories. Je dessine à partir de captures d'écran faites pendant leurs show en direct, comme si j'avais fait une photo quand la composition m'intéressait. C'est émouvant que des gens offrent leur intimité ainsi. Ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils donnent... Il y a une espèce de folie dans le rapport à la technologie, dans la volonté d'être visible... Ces couples sont devant 2 000 personnes, c'est une tribune assez incroyable. Maintenant, il y a des histoires d'argent, la plupart des couples attendent d'être payés et restent sans rien faire pendant des heures, c'est moins rigolo... •

Propos recueillis par

Jean-Roch de Logivière et Stéphanie Vidal

"L'univers comme une discothèque", expression de Michel Houellebecq tirée de *Rester vivant*.